L'œuvre et ses contextes

Écoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Verlaine, *Sagesse*

Poèmes saturniens. Le titre du premier recueil que publia Verlaine (en 1866) peut sembler énigmatique au lecteur contemporain, parfois peu au fait des grands mythes*[1] antiques. Quelques informations sur le sens de l'épithète « saturnien » à l'aide de références à la mythologie grecque ainsi que sur l'utilisation qu'en firent de grands prédécesseurs de Verlaine, comme Baudelaire, sont nécessaires.

I. Le mythe de Saturne

A. Cronos et Saturne

Dans la mythologie grecque, le dieu Cronos, époux de Rhéa, dévorait ses enfants de crainte d'être supplanté par eux. Seul Zeus lui échappa. Devenu roi des dieux, Zeus libéra ses frères et sœurs en obligeant leur père à les vomir, puis il pardonna à ce dernier qu'il envoya régner sur un lieu paradisiaque.

1. Les astérisques renvoient au glossaire, à la fin de l'ouvrage.

Ce mythe*, assez confus, est étroitement lié à celui de **l'âge d'or**. Selon Hésiode (VII^e^ siècle avant J.-C.), puis Platon, Cronos serait le dieu de cette période idéale où tout était harmonie, accord et innocence. Le début des *Poèmes saturniens* peut être lu dans cette optique.

Ennius, poète latin (239-169 avant J.-C.), introduit Cronos dans la mythologie romaine en conservant son lien avec le mythe de l'âge d'or. À partir de 217 avant J.-C., les Saturnales, qui actualisaient rituellement ce mythe, deviennent la première des grandes fêtes romaines.

Le mythe* de Cronos-Saturne est donc lié à la nostalgie d'un paradis perdu des origines, monde harmonieux et innocent à jamais disparu ; mais dans la perspective d'un temps cyclique, il constitue aussi un idéal et l'espérance d'un retour de ce bonheur évanoui.

Même s'il ne se recommande pas explicitement de la mythologie classique, Verlaine la connaissait sans nul doute et les deux interprétations du mythe* peuvent se lire en filigrane de certains de ses poèmes comme *Prologue* et *Sub Urbe* qui baignent dans la lumière dorée de ce monde idéal ou comme *Mon rêve familier* qui renvoie à un passé de douceur perdue.

B. Saturne, la planète malfaisante

Mais c'est surtout à l'astrologie que fait allusion l'adjectif « saturnien ». Saturne serait, selon le Littré, une « planète froide et malfaisante, ennemie de la nature, de l'homme et des autres créatures ». La croyance au gouvernement des caractères et des destinées par les planètes, à leur influence prépondérante sur les événements et les choix d'une vie font de la présence de Saturne dans le champ astral une **véritable malédiction** pour qui la subit.

C'est d'elle aussi que se recommandent les **mélancoliques** dans la typologie de l'ancienne médecinehippocratique ; ceux-ci se caractérisent par un tempérament sombre et triste, nous dirions actuellement dépressif, mais aussi par une certaine supériorité d'esprit qui fait d'eux, selon Aristote*, des poètes.

C. Saturne et la poésie

Parce qu'il libère l'homme de ses attaches instinctives et passionnelles, **Saturne est aussi considéré comme le levier de la vie intellectuelle, morale et spirituelle**. Rejoignant cette tradition que les latins avaient relayée, voyant aussi en lui le père des intellectuels et le dieu de l'intelligence, certains poètes du XIX^{e} siècle se sont proclamés « saturniens », manière de se dire persécutés et victimes d'une force fatale, d'excuser certaines faiblesses, et, en même temps, de revendiquer hautement leur statut de poète, même si nul autre ne le leur confère.

On trouve cette affirmation sur le mode plaintif dans *Parallèlement* : « Je suis vraiment né saturnien », se lamente Verlaine dans la prison de Bruxelles en juillet 1873, mais Baudelaire était plus provocateur dans l'*Épigraphe pour un livre condamné* (*Les Fleurs du Mal*) :

> Lecteur paisible et bucolique
> Sobre et naïf homme de bien,
> Jette ce livre saturnien [...]
> Mais si, sans se laisser charmer,
> Ton œil sait plonger dans les gouffres,
> Lis-moi pour apprendre à m'aimer ;
> Âme curieuse qui souffres
> Et vas cherchant ton paradis,
> Plains-moi !... Sinon je te maudis.

Dans ce poème se trouvent réunies les différentes composantes du terme « saturnien » : ouvrage maléfique, souffrance profonde du poète qui fait sa grandeur, appel à l'amour et rêve de paradis, tous aspects que l'on retrouvera dans le recueil de Verlaine.

II. Biographie de Verlaine

A. Les jeunes années

Verlaine est né à Metz le 30 mars 1844, dans une famille aisée, assez traditionnaliste. Il vit une enfance heureuse, choyé par sa mère et sa cousine Élisa Moncomble. Son père était militaire et connut plusieurs changements de garnison avant de démissionner en 1851.

La famille s'installe alors à Paris et Verlaine fréquente l'institution Landry, puis le lycée Bonaparte – actuel lycée Condorcet – où il fait figure de potache ricaneur. Ses premiers vers, très influencés par V. Hugo et Baudelaire, datent de 1858.

Reçu bachelier en 1862, il entreprend des études de droit qu'il abandonne rapidement. Après plusieurs emplois, il devient expéditionnaire à l'Hôtel de Ville de Paris, travail alimentaire dans lequel il s'investit peu. Il fait au même moment la rencontre de Catulle Mendès qui anime un groupe où se trouvent Sully Prudhomme, Hérédia, Banville, Coppée, Villiers de l'Isle Adam, tous unis par une même doctrine de l'Art.

Son père meurt en 1864.

B. Orientations décisives

Verlaine collabore à la revue *L'Art* (article sur Baudelaire), puis au premier Parnasse : *Les Vers dorés.*

Les *Poèmes saturniens* sont publiés le 17 novembre 1866. **Verlaine fait partie du groupe parnassien dissident** appelé « groupe des Batignolles » avec F. Coppée et L. Blémont. Il publie *Les Amies* et écrit simultanément *Les Fêtes galantes* (publiées en 1869) et des poèmes épiques et plus brutaux comme *Le Soldat laboureur* (publié plus tard dans *Jadis et Naguère*).

À la mort de sa cousine en 1867, en plein désarroi, il commence à boire et connaît sa première crise violente.

Sa mère réussit à le convaincre de quitter Paris dont elle craint l'influence. Verlaine fait la rencontre de Mathilde Mauté avec laquelle il se

fiance et qui est l'inspiratrice de *La Bonne Chanson* (publiée plus tard, en 1872). Le mariage a lieu juste après la déclaration de guerre, le 11 août 1870.

Le jeune ménage s'installe à Paris où Verlaine retrouve son emploi et ses amis : Coppée, les frères Cros, Lepelletier avec lesquels il n'avait jamais rompu. Pendant tout le siège de Paris, Verlaine reste en fonction à l'Hôtel de Ville, mis à part un bref engagement militaire mais sa sympathie pour la Commune lui coûtera son emploi. Désormais inactif et sans ressources, il s'installe avec Mathilde chez ses beaux-parents. Son fils naît en octobre 1871.

C. Rimbaud, « l'ange noir »

Après un échange de lettres, Verlaine accueille Rimbaud à Paris en septembre 1871. Débute alors **une période de violences et d'errances**. Mathilde, épouvantée, fuit avec son fils à Périgueux ; une dernière tentative de réconciliation échoue et Verlaine part brutalement pour Bruxelles avec Rimbaud le 6 juillet 1872.

Ils se rendent ensuite à Londres où ils vivent d'expédients, revenant plusieurs fois en France pour repartir, se quittant pour se retrouver. **Cette liaison agitée et violente** prend fin le 9 juillet 1873 à Bruxelles avec le coup de feu que Verlaine tire sur Rimbaud. Bien que la blessure de ce dernier soit sans aucune gravité et qu'il ait même très vite retiré sa plainte, Verlaine est condamné à deux ans de prison, son homosexualité, ses violences antérieures et ses positions en faveur de la Commune ayant joué le rôle de circonstances aggravantes.

Verlaine ne reverra Rimbaud qu'une seule fois, en 1875, pour une rupture définitive.

D. Repentirs et tentatives de redressement

Le séjour dans la prison de Mons a favorisé le retour de Verlaine sur lui-même ; l'ordonnance de séparation avec sa femme (qui obtient la garde de leur fils) d'avril 1874 consomme définitivement la rupture avec toute possibilité de vie familiale « simple et tranquille ». Verlaine se tourne alors

vers Dieu, retrouvant les croyances de sa jeunesse. C'est durant son emprisonnement qu'il publie les *Romances sans paroles* (1874).

Il sort de prison le 16 janvier 1875 et retourne rapidement à Londres ; il trouve des emplois d'enseignant dans différentes institutions. C'est une des rares périodes calmes et stables de sa vie. Il travaille aux poèmes de *Cellulairement* et prépare le recueil *Sagesse* (qui sera publié en 1880). Il rentre à Paris en septembre 1875 : le groupe des Parnassiens l'a rejeté et le milieu littéraire l'a oublié.

Il trouve un poste d'enseignant à Rethel dans les Ardennes (octobre 1877-juin 1879) mais il recommence à boire et est congédié. Il rencontre le jeune Lucien Létinois avec lequel il se lie : ils font un séjour en Angleterre, puis essaient d'exploiter ensemble une ferme dans les environs de Rethel ; c'est un échec financier.

Verlaine revient à Paris où il vit avec sa mère et renoue avec ses anciens amis, mais ne réussit pas à retrouver un emploi dans l'administration. La mort brutale de Lucien Létinois en avril 1883 le plonge dans le désespoir.

Durant cette période, il continue à écrire et publie des œuvres en prose (*Les Poètes maudits*, consacré à T. Corbière, Rimbaud et Mallarmé, en 1884) et des recueils poétiques (*Jadis et Naguère* en 1884, *Liturgies intimes* en 1885).

En 1885, de nouvelles violences lui valent un mois de prison.

E. « Prince des poètes » ou épave ?

Il connaît la véritable misère qu'aggrave, affectivement et matériellement, la mort de sa mère le 21 janvier 1886. Il souffre de graves ulcères aux jambes qui le font boiter et lui vaudront de longues périodes d'hospitalisation ce qui ne l'empêche pas de participer dès qu'il le peut à la vie littéraire de la capitale.

Il publie *Les Mémoires d'un veuf* en 1886, *Amour* en 1888, *Parallèlement* en 1889.

Il lie amitié avec le jeune peintre Cazals et reçoit, les « mercredis », ses amis Villiers, Barrès, Moréas. **Le groupe des « Décadents » le proclame son maître**. Il réussit à parvenir à une certaine aisance grâce à ses écrits et aux conférences qu'il donne, mais il gaspille tout ce qu'il gagne.

Il entretient une liaison avec Philomène Boudin à partir de 1890 et avec Eugénie Krantz à partir de 1892.

Il publie en 1890 *Dédicaces, Femmes* ; en 1891 *Bonheur*, *Les Uns et les Autres*, *Chansons pour Elle* ; en 1892, *Mes hôpitaux* (en prose) et *Liturgies intimes*.

Sa santé se dégrade rapidement à partir de 1894, date à laquelle il est proclamé « Prince des poètes », succédant à Leconte de Lisle mais il se brouille avec la nouvelle école poétique de Moréas (*Invectives*).

Ses dernières œuvres auront pour titres révélateurs : *Élégies* (1893), *Odes en son honneur* (1893), *Mes prisons* (1893), *Dans les limbes* (1894), *Confessions* (1895), *Chair* (posthume).

Il meurt le 8 janvier 1896 d'une broncho-pneumonie.

III. Contexte historique et intellectuel

A. Les soubresauts de la politique (1830-1894)

1. La IIe République

En 1830, Louis-Philippe d'Orléans devient « roi des Français » ; le régime s'appuie sur la bourgeoisie mais connaît à partir de 1846 une grave crise économique qu'exploitent les républicains. Louis-Philippe abdique le 24 février 1848. Un gouvernement provisoire proclame la République mais le 2 décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon Ier, est élu président de la République. Les libertés sont réduites ou abolies et le Prince-Président se prépare à prendre le pouvoir.

2. Le Second Empire

Le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon dissout illégalement l'Assemblée législative ; il prend le titre d'Empereur l'année suivante sous le nom de Napoléon III. Les opposants sont arrêtés (Thiers) ou s'exilent (Hugo). Cependant, à partir de 1862, le régime s'assouplit et se libéralise.

En 1870, la guerre entre la France et la Prusse est déclarée ; lors de la défaite de Sedan, Napoléon III est fait prisonnier.

3. La Commune

Les Prussiens assiègent Paris à partir du 15 septembre et la ville capitule le 28 janvier 1871. Un armistice est signé. L'Assemblée nationale confie le gouvernement à Thiers qui entreprend des négociations avec la Prusse ce qui provoque le soulèvement des Parisiens. Le gouvernement se réfugie à Versailles et les Parisiens élisent la Commune, gouvernement de patriotes farouchement attachés à la République et aux libertés (26 mars 1871) ; **c'est une véritable guerre civile qui commence**. Du 21 au 27 mai, Thiers lance l'armée à l'assaut de Paris et écrase la Commune : c'est la « semaine sanglante ». La répression est terrible : 20 000 morts et des milliers de prisonniers ou déportés, notamment en Nouvelle-Calédonie.

Pendant cette période, Verlaine, qui vient de se marier, pense surtout à survivre. Cependant, quelques manifestations de sympathie de sa part pour les insurgés lui vaudront de perdre son emploi et d'être étiqueté comme « communard », appellation qui l'exclut définitivement de toute fonction dans l'administration et qui lui nuira considérablement lors de son procès pour avoir tiré sur Rimbaud.

4. La III^{e} république

Le 10 mai 1871, Thiers signe avec la Prusse le traité de Francfort par lequel il cède l'Alsace et le nord de la Lorraine en échange de la paix. Les députés le nomment président de la République mais il démissionne dès 1873. Les idées républicaines se répandent, grâce en particulier à L. Gambetta et J. Ferry et, dès 1879, les Républicains sont maîtres de tous les pouvoirs. En 1880, une loi d'amnistie des Communards est votée qui n'efface cependant pas l'opprobre jeté sur eux, ce qui explique peut-être les différentes tentatives de Verlaine pour s'installer en Grande-Bretagne.

Différents scandales comme l'affaire de Panama ébranlent le régime sans le déstabiliser vraiment. C'est **l'affaire Dreyfus** qui, à partir de 1894, divise la France et détériore le climat politique.

Durant cette période, Verlaine, réduit à une extrême pauvreté et malade, ne cherche qu'à survivre tant bien que mal sans jamais prendre de véritables positions politiques.